

Pour en revenir à l'Allemagne, c'est M. Hermann Diels, le secrétaire bien connu de l'Académie royale de Berlin, qui a pris là-bas la tête du mouvement en faveur de l'adoption du latin comme langue internationale. Hâtons-nous de dire que, tout comme M. André, le latin que songe à restaurer M. Diels n'aurait que de vagues rapports avec le latin de Cicéron et de Tite-Live. Ce serait un latin familial, comme celui qui, au moyen âge, régnait dans les écoles, dans les chancelleries, dans les tribunaux, un latin comme celui dont l'Eglise a conservé l'usage et comme il servait encore, il n'y a pas si longtemps, à Linné et à Gauss.

« Ce latin-là, dit M. Michel Bréal, s'apprendrait sans peine ; on lui permettrait les néologismes nécessaires, on le laisserait libre de reproduire jusqu'à un certain point le mouvement de la phrase moderne. Ne sourions point du projet, ajoute l'éminent philologue. Il a été pris si fortement au sérieux qu'à Berlin, dans un certain quartier de la ville, des cours de latin facile (*volkslatein*) ont été institués à l'usage des commerçants et des industriels, cours ayant, en outre, cet avantage de combler la lacune qui, en Allemagne comme en France, existe entre les deux degrés d'instruction primaire et secondaire. »

M. Bréal, comme on voit, ne serait pas loin d'approuver l'idée de M. Diels, reprise et vulgarisée par M. André. Si elle rencontrait faveur chez nous, sa mise à exécution pourrait donner au latin un regain d'actualité, qui ne lui serait pas inutile pour triompher définitivement de ceux qui voudraient l'exclure complètement de notre enseignement secondaire. M. Bréal croirait, d'ailleurs, volontiers que ce latin, saturé de termes modernes ou de mots anciens avec des significations nouvelles, plié à une syntaxe plus analytique, ne tarderait pas à ressembler beaucoup à du français. Personnellement donc, nous n'aurions qu'à gagner à son adoption.

C'est pourtant chez nous que résiderait le plus vif obstacle à l'adoption du latin comme langue internationale. Trois siècles d'une littérature particulièrement glorieuse et vivace nous ont affranchis des liens un peu étroits de latinité. Puis on joue toujours Molière sur nos scènes, et le latin familial que nous proposent MM. Diels et André évoquerait irrésistiblement certains dialogues du *Malade imaginaire*. Le ridicule, en